

Conflit, négociation, coopération

Jacques PAIN. Sciences de l'Éducation

Centre de Recherche Éducation et Formation

Le pari de notre école doctorale, c'est de dépasser les clivages disciplinaires, et de solliciter en séminaire des rencontres inter – voire trans – disciplinaires. Sur le thème qui nous occupe ici, il se trouve que depuis un an et demi un groupe se réunit, à partir de plusieurs écoles doctorales, à l'initiative de Michel KREUTZER (Éthologie et Cognition comparées) et de Raymond JAMOUS (Ethnologie), dans l'intention de penser un master. Cette journée reprend et prolonge la richesse de ce travail initiateur.

En fait, ces trois termes sont au cœur des réflexions du nouveau siècle, il suffit de saisir Internet de la question pour voir les pages se présenter, en priorité par l'économie, les modélisations des théories des jeux, les théories des systèmes, mais aussi par la polémologie, l'anthropologie, les questions de sécurité, y compris intrapsychiques, la pédagogie, les sciences politiques, et les sciences humaines au cas par cas. Un quatrième terme est immergé, au centre du triangle des trois premiers : la médiation. On voit bien, ainsi posé, que c'est des rapports humains, des rapports sociaux, de la relation humaine, que ces trois termes « plus ou moins » un, nous parlent. Or, aujourd'hui encore, plus que jamais, il faut faire un effort pour sortir des schématismes originaires, occidentaux en ce qui nous concerne, pour penser autre chose que l'inéluctabilité du conflit « violent », la naïveté coûteuse de la coopération, le détour inutile de la négociation sur le fond. D'ailleurs, cette problématique a suscité l'émergence de nombreux groupes spécialisés, de conseils, d'intervenants, mais très peu d'entre eux décollent des modèles fixistes ou unidimensionnels.

Pourtant, il y a des jeux sans gagnant ni perdant, et d'ailleurs c'est un choix éducatif prôné par des politiques comme par des pédagogues, dans des universités de la paix européennes ou des traditions asiatiques. Et, si l'économie pense l'homme comme mû par le calcul et l'intérêt, il y a d'autres façons de faire, par exemple en faisant que chacun(e) puisse dans un groupe progresser au mieux, et au mieux du groupe simultanément. Ce théorème de PARETO fait appel à des structures de socialisation et de civilité qui permettent d'imaginer, encore timidement, qu'une pensée sociale différente, quasi paradoxale, soit possible, et que nous n'avons pas vraiment franchi le seuil de la logique du tiers exclu. Malheureusement, les clôtures disciplinaires, excellentes pour la recherche spécialisée, n'aident guère à approcher la réalité complexe de l'homme en vie, dans son monde neuronal et connexionniste complexe.

Pour ouvrir le débat, je vais situer trois de nos préoccupations ordinaires à partir de mon lieu, les Sciences de l'Éducation.

La violence est sur le devant de la scène, y compris à l'école, depuis quinze à vingt ans, en France. Toutes les théories et l'anthropologie convergent pour nous montrer que la violence – étymologiquement « l'usage de la force » – est une matrice de relation binaire, duelle, symétrique et mimétique, qui à la fois produit et entretient la violence, essentiellement l'atteinte de l'autre. Laisser une cour de récréation ou une classe à elles-mêmes, aujourd'hui, c'est sacrifier à cette violence plus ou moins originaire.

Nous avons pu suivre, à Chanteloup-les-Vignes pendant trois ans, une école élémentaire de douze classes, avec des conseils de classe et des conseils d'école coopératifs, où les élus des élèves faisaient réellement leur rôle de médiateurs « entre tous ». C'est toujours étonnant de voir à quel point traiter les conflits, sanctionner les attitudes – institutionnellement – stabilise la vie scolaire et libère des réparations coopératives sans bouc émissaire. Encore faut-il faire confiance aux élèves lorsqu'on est enseignant.

Le conflit, c'est une mise en mots et en jeux de la violence implicite – nous avons même écrit, pour expliciter certaines de nos interventions en collège, qu'il s'agissait de faire du conflit pour éviter la vraie violence. Mais bien sûr jamais sans loi ni règle, sans tiers, sinon c'est le mime tragique de la destruction qui emporte l'imaginaire.

À Bristol, nous avons vu travailler de jeunes médiateurs, des élèves de collège, élus, qui disposaient d'un local, et d'un cahier de médiation accessible librement à tous. En janvier, plus de six cents « plaintes » figuraient dans ce cahier. L'établissement s'était engagé à les traiter dans les quarante-huit heures, à partir des principes d'une coopération entre élèves et entre élèves et enseignants. Sanctionner, et donc réparer, et parfois punir. Tous pouvaient se plaindre, avec respect, de tous. C'était un collège bien tenu.

La négociation s'apprend tôt. Nous avons vu un conseil d'enfants, assisté d'adultes, contraindre des élèves à accompagner d'autres élèves, plus jeunes, plus fragiles, pour répondre de leurs brimades et réparer les relations. Mais dans la discussion, le rappel au respect, au calme, et la marque claire et nette du suivi, de la surveillance, et de la confiance adulte. De même, une gamine infernale, mythomane et menteuse, a pu devenir une conteuse de groupe, inventeuse d'histoires à dormir debout, plutôt que d'être reléguée et victimisée par les élèves et les adultes d'un collège de banlieue agité et attachant.

Nous terminerons par ce syntagme symbolique qui reste le moteur « épistémologique » du traitement de la violence : le conflit peut être un acteur non violent si le cadre et la loi autorisent la médiation, instituant la négociation, directement (ou par défaut indirectement) coopérative. La philosophie, l'histoire, la politique, la psychanalyse l'enseignent chaque jour.

L'éducation peut s'en emparer très tôt. Une révolution des mentalités reste à faire, par la pratique obstinée de réponses symétriques et ouvertes.